



## ***PAR LES BORDS***

RENAUD HERBIN  
CRÉATION 2022

## **PAR LES BORDS**

50'

DÈS 8 ANS

Conception : Renaud Herbin

Jeu : Jean-Baptiste André

Musique : Sir Alice & Grégory Dargent

Espace : Mathias Baudry

Lumière : Renaud Herbin & Sophie Prietz

Constructions : Anthony Latuner & Pierre Chaumont

Régie générale : Thomas Fehr & Olivier Fauvel

Production : TJP - Centre dramatique national de Strasbourg - Grand Est,  
Théâtre des Quatre saisons - Gradignan

*Par les bords* se situe à la croisée du travail dansé et acrobatique de Jean-Baptiste André, des sonorités de Sir Alice (voix) et Grégory Dargent (oud), et du poème éponyme écrit par Renaud Herbin.

*Par les bords* sera créé le 4 mars 2022 en ouverture des Giboulées, biennale Corps-Objet-Image au TJP – Centre dramatique national de Strasbourg. La pièce est disponible en tournée sur la saison 2022/2023.

Contact : Bérangère Steib - Directrice administrative et de production  
+ 33 (0)6 63 45 31 10 - [bsteib@tjp-strasbourg.com](mailto:bsteib@tjp-strasbourg.com)

Je suis celui qui vient du pays de lumière  
d'où les oiseaux tirent leur vol  
immenses libres

le pays sans arbre  
devenu aride  
sec et inhospitalier  
le pays des falaises des géants  
trouées  
le pays de l'absence à soi même  
et de la disparition  
je reviens de ce pays  
pour réapparaître  
je reviens des montagnes de l'oubli  
qui ont voulu m'absorber  
j'ai vu la mort me regarder

Je renais à moi-même  
dans un nouveau désert  
peuplé des fantômes  
de ma sœur, de ma mère  
de mon frère  
absents

Je suis celui qui a traversé les bords  
j'ai franchi le pas qui m'a sauvé  
j'ai basculé  
détaché

Je viens sonder cette nouvelle terre  
trouver un endroit où me tenir

extraits du poème *Par les bords*, Renaud Herbin

## ***Par les bords, se tenir***

Durant l'été 2021, j'ai été amené à accompagner huit artistes afghan.e.s à sortir de leur pays sur le point de tomber aux mains des talibans. Long périple qui les mena jusqu'à Strasbourg, cette traversée fut une épreuve de la vie contre la mort, une course contre la montre pour échapper à la barbarie.

J'ai été bouleversé par cette expérience. Elle fut ancrée dans le réel, mettant en évidence la fragilité de la vie même, au contact de ceux qui s'en prennent à l'art, à la culture et au savoir. Ces semaines d'exfiltration et d'accueil ont teinté mon projet initial développé avec Jean-Baptiste André qui était en cours d'élaboration.

Les questions d'équilibre, de gravité et de rapport à l'espace, partagées avec l'acrobate, prennent une tout autre dimension. Sans vouloir aborder le sort de ces artistes en particulier, il m'est apparu nécessaire d'évoquer celui des personnes au bord de leur propre existence qui doivent quitter leur environnement parce qu'il est devenu inhospitalier.

C'est la figure de l'exilé.e – homme ou femme - dont il est question. Celui ou celle qui abandonne le lieu de son existence où il n'est plus possible de se tenir. Celui ou celle qui en franchit les limites au péril de sa vie. Celui ou celle qui avance et cherche à retomber sur ses pieds pour réinventer un nouvel équilibre.

Quand le sol se dérobe, quand le ciel nous tombe sur la tête. Quand la catastrophe nous impose la migration, à quoi encore tenir ?

## Le poème

La nécessité d'écrire m'a rattrapé. A tâtons, j'explore une langue qui raconte et vise à saisir la netteté avec laquelle cette réalité est apparue. Une langue qui pour autant prend ses distances par sa capacité à devenir elle-même matière. Elle s'élabore et vient qualifier la texture des choses, cherche à dire ce que sont leurs relations. Cette langue permet d'entrer dans une sphère plus intime – parce qu'explicitée.

La poésie prolonge les façons d'envisager la relation de l'humain au monde, dans un espace ouvert et lui-même mouvement et geste. Elle accède à la sensation même d'être étranger à soi.

Faire confiance à la langue, au verbe est pour moi indissociable du plateau. Ici, la rencontre du mot avec la voix de Sir Alice, la musicalité de Grégory Dargent, le mouvement de Jean-Baptiste André font écriture. Une partition-matière se compose avec tous les éléments du plateau sans que chacun puisse être dissocié du reste.

## Un corps à l'épreuve de lui-même

*Par les bords* est une pièce chorégraphique dans le sens où, avec la musique, le mouvement incarne le poème. Le corps est plongé dans un combat perpétuel pour l'équilibre des forces. L'inclinaison, le biais, l'oblique deviennent des modes d'être au monde, voire les seules manières de s'y adapter, d'en faire encore partie et d'y trouver sa place.

Jean-Baptiste André a cette faculté de déjouer le sens élémentaire de la gravité, à troubler la lecture du corps dans l'espace. Il marche sur les mains comme on se tient sur les pieds. Mais surtout, il met à l'épreuve la question même d'axe et de verticale. Son corps peut, comme une marionnette à fils, se suspendre, s'arracher aux lois universelles. C'est dans ces infimes dérèglements du quotidien, dans le lieu du fragile aplomb et de son vacillement que viennent s'éprouver les tentatives d'épuisement des manières de se tenir.

Jambes de forces et bras de levier, ces constructions éphémères s'élaborent par l'alliance des lignes intérieures et extérieures du corps, avec l'aide d'une perche comme béquille, prolongement, exosquelette.

Un corps-dedans-dehors, à la limite de lui-même. Un corps qui tient par les bords.

## **Le oud : ouvrir des paysages sonores**

Les sonorités du oud appellent un ailleurs moyen-oriental, dont il ne s'agit pas de préciser la source. Elles éveillent la conscience de ce qui nous constitue, la complexité de nos influences et de nos appartenances.

La mélodie sinueuse du oud, sans cesse montante et descendante, comme hésitante, instable par essence, est pourtant déterminée à avancer, à dérouler son propre fil.

Une divagation d'une ligne musicale qui se dresse, se coude par revirement et retournement, dans une pulsation incessante. Le oud ponctue aussi quand la corde est piquée. Les impacts tendent subitement l'espace et font résonner le silence.

Grégory Dargent oscille entre un jeu traditionnel et mélodique envoutant et la possibilité de faire sonner l'instrument électro-acoustique autrement.

C'est un espace intérieur à explorer qui s'ouvre et nous fait trembler dans nos chairs, un espace d'introspection pour sonder nos immensités.

Le son des mouvements du danseur sont amplifiés. Nous accédons à la matière même du frottement des surfaces entre elles, de l'impact du poids du corps qui retombe. La scène elle-même est sonore.

Le son semble être lancé comme un projectile. Le silence qui s'en suit poursuit l'élan. Et laisse apparaître l'odeur de la nostalgie, dans le souvenir lointain d'un voyage migrant.

## **Sir Alice, la voix**

Dans cette ambiance, Sir Alice est la voix. Elle chuchote. Elle dit. Elle raconte le récit du poème, nous donne à entendre les mots et leurs sonorités pour ce qu'ils sont. A cet instant, elle ouvre les images pour situer d'où est-ce que la pièce agit. Elle livre le contexte.

Le poème s'incarne aussi dans une voix chantée. Balade d'un souffle doux, cette voix réconforte comme une berceuse. Puis s'agite, gronde, remue,

vers une incantation rythmée par le oud. Avec l'énergie du cri et de la colère, elle interpelle les forces supérieures. Emerge le chant du ciel.

Cette voix intérieure donne des élans, encourage. Elle guide. Un dialogue s'instaure.

## **Tel en la nuit seul - côtoyer l'infini**

Le théâtre - la boîte noire - autorise le pouvoir de reproduire l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus cruciale : le phénomène d'existence.

Dans l'épure du plateau, un sol suffit pour définir l'horizon.  
En ce lieu, nous nous étonnons de la vie qui vacille.

L'être se tient à ce qu'il peut, fragile, chancelant, en relation avec les forces invisibles. Rien ne va de soi. C'est la solitude humaine qui est en scène, pourtant peuplée de puissances qu'il s'agit de sonder.

Seul sur sa planète, ce corps interpelle l'immensité par le mouvement et la voix qui l'accompagne. Il vient arpenter ce rectangle, éprouver les limites du cadre. Il se renverse dans un coin, s'allonge, se soulève, se détache du plan du sol. Il s'arrache.

La perche, comme un horizon oblique, lui permet de dessiner des arcs de cercle au compas, de se repousser, de se hisser du sol, dans l'effort de celui qui croit en la vie. C'est l'axe autour duquel se tenir, un appui physique, un cinquième membre : bâton de sourcier pour sonder les profondeurs de l'espace infini, bâton du passeur sur sa barge entre deux rives, entre deux mondes.

La lumière de l'astre - un panneau réfléchissant - descend lentement des cintres et livre une dimension ouvertement sacrée et spirituelle. Autour de l'axis mundi, la lumière tourne et oriente la lecture du cadran du jour et de la nuit.

*Par les bords* est une interrogation existentielle, entre ciel et terre.  
A l'échelle de l'intime et des émotions qui débordent.  
Un être agi de ses propres contours, par les bords.

Figure de celui ou celle qui doit partir et finira bien par arriver quelque part, en périphérie de soi-même.